Bulletin météorologique.

Washington, 22 août— Indications pour la Louisiane—Temps beau ; hausse de la température ; vents variables.

NOTRE EDITION DU 1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'*Abeille* publiera cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1897-98 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du Commerce et de l'Industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se repandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle — ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

SUITE DEPECHES.

La nominat on du colonel Hay au poste de secrétaire d'Etat des Etats-Unis.

Presse Associée

Washington, 22 août — Il est établi aujourd'hui dans les cercles autorités que le choix du colonel Hay, ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre, n'est dû qu'à ses capacités générales pour les fonctions de secrétaire d'Etat, sans aucune prise en considération de la question chinoise.

En dehors de cette déclaration aucune information officielle n'est donnée relativement à la politique des Etats-Unis en Extrême-Orient : mais tout indique la continuation de notre ancienne politique et le développement de nos intérêts commerciaux sans entrer dans des alliances ou des ententes entraînant des questions semi-politiques.

On reconnait pleinement à Washington que les intérêts commerciaux de l'Angleterre sont similaires à ceux des Etats-Unis en Extrême-Orient, mais on ne peut pas savoir si les négociations entre Washington et Londres sont avancées au point d'une entente pour une action conjointe.

C'est une question de conversation courante, non officielle cependant, que le sentiment général dans les hauts cercles et que le commerce Américain en Chine et en Extrême-Orient marche à de tels pas de géants qu'une politique appropriée à l'état de choses créé par le démembrement partiel de la Chine et l'expansion du contrôle étranger, les concessionssur les côtes, etc., semble devoir être inaugurée à une date prochaine.

Il n'est pas douteux que des ouvertures aient été faites aux Etats-Unis pour qu'ils prennent une part active dans les affaires chinoises, mais ces ouvertures n'ont pas conduit, autant qu'on a pu apprendre, les autorités de Washington à l'adoption d'une politique plus active envers l'Orient, quoiqu'elles aient pu attirer l'attention à la grande importance de nos intérêts, qui égalent, en quelques cas, les intérêts de la Russie, de la Grande-Bretagne et d'autres contrées luttant actuellement pour le contrôle du commerce chinois.

Il n'y a pas longtemps l'ambassade d'Angleterre à Washington a envoyé au Foreign Office de Londres un rapport sur les progrès du commerce américain en Chine.

L'ambassadeur y fait spécialement remarquer l'importance de ce commerce pour le développement des états de la côte du Pacifique.

———o———

Arrivée de l'amiral Sampson à Washington.

Presse Associee.

Washington, 22 août— L'amiral Sampson est arrivé à quatre heures de l'après-midi à Washington. Il s'est immédiatement rendu au département de la marine, d'où le sous-secrétaire Allen l'a accompagné à la Maison-Blanche.

Le secrétaire Alger a rejoint le Président, le sous-secrétaire Allen et l'amiral Sampson pour discuter les travaux de la commission chargée de préparer l'évacuation.

L'amiral Schley, qu'on attendait, ne s'est pas présenté à la Maison-Blanche.

———o———

Envoi de nouvelles troupes à Honolulu.

Presse Associée

San Francisco, Californie, 22 août. — Une dépêche du département de la guerre ordonne l'envoi à Honolulu, avec au moins quatre mois de vivres, de toutes les troupes du département du général Merritt restant à San Francisco. Elles seront maintenues à Honolulu jusqu'à nouvel ordre.

Les transports Australia et City of Sidney sont nettoyés en vue de l'embarquement de ces troupes.

———o———

La nomination des commissaires de paix.

Presse Associée.

Washington, 22 août—Les fonctionnaires du département d'état ne donnent pas d'informations sur la composition de la commission de paix ni sur la date de la publication de la liste.

On comprend généralement que le Président s'occupe personnellement du choix des commissaires. Il en est de même pour le successeur du colonel Hay au poste d'ambassadeur des Etats-Unis à Londres. On croit qu'aucun choix n'a été fait jusqu'à présent.

———:o:———

Marchés divers.

Paris, 22 août — La rente trois pour cent est cotée à 103 francs 55 centimes.

Londres, 22 août— Consolidés au comptant, 110 9/16; à terme 110 5/8.

Liverpool, 22 août — Coton spot demande calme ; prix plus facile.

American middling fair 3 32/32d; good middling 3 15/32d ; American middling 3 5/16d: low middling 3 5/8d ; good ordinary 3d: ordinary 2 13/16d.

Ventes 7,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation y compris 6,800 balles coton américain.

Futurs—calmes à l'ouverture avec demande modérée ; stables à la cloture.

American middling l. m. c., août 3 12; août et septembre 3 12; septembre et octobre 3 12; octobre et novembre 3 09 ; novembre et décembre 3 09; décembre et janvier 3 09; janvier et février 3 09 ; février et mars 3 09; mars et avril 3 10; avril et mai 3 11; mai et juin 3 11.

New York, 22 août— Coton spot —calmes à la cloture.

La Ligue des Municipalités Américaines.

Il s'est passé tout récemment, dans l'ouest, un événement qui, en tout autre temps, eut vivement ému l'opinion publique, mais dont les passionnantes préoccupations de la guerre ont détourné toutes les attentions.

Nous voulons parler du grand meeting annuel de la Ligue des Municipalités américaines.

La réforme municipale est, sans contredit, l'œuvre la plus importante, la plus salutaire, la plus féconde en résultats bienfaisandts que l'on puisse entreprendre aux Etats-Unis. Là est la véritable plaie du corps social.

Toutes nos villes, grandes et petites, presque sans exception, sont aussi souillées, au moral qu'au physique, a-t-on dit et répété, durant cet important meeting. Sous ces deux rapports, il faut qu'elles soient assainies. C'est le but que poursuit héroïquement la Ligue.

Sa première préoccupation a été de former une association puissante, capable de lutter victorieusement contre les abus dangereux du politicianisme, et contre ceux, plus dangereux encore, des grandes corporations qui, fortes de leurs capitaux, réussissent à s'emparer d'une foule de franchises qui leur permettent de s'enrichir aux dépens des communautés, dont elles prétendent faire les affaires.

La Ligue ne s'est pas contentée de s'adresser aux individus honnêtes et influents ; elle a fait un appel aux municipalités elles-mêmes, qui y ont répondu avec empressement. Toute nouvelle encore, elle compte déjà, dans son sein, 71 villes, petites et grandes, et le nombre de ses adhérents, qui grossit sans cesse, représente une population de 13,500,000 citoyens. C'est là assurément une force considérable; elle doublera encore, le jour où tout le monde connaitra le nombre énorme, la qualité exceptionnelle de ses membres, le but noble qu'elle poursuit, la nature des réformes qu'elle veut réaliser, et les procédés qu'elle met en œuvre pour y réussir.

Dans ce meeting, on a agité des questions d'utilité publique de premier ordre: celles des immondices, des approvisionnements d'eau, de l'éclairage, des parcs et des bains publics, etc.; toutes choses qui ont pour but l'amélioration de la santé de nos communautés.

Il faut en finir, a dit le président de l'assemblée, avec les franchises que l'on accorde à certaines compagnies qui s'en font un monopole et ne travaillent que pour elles. Ce sont là des institutions et des établissements publics qui doivent appartenir au public et être dirigés par le public: mais on ne réussira à mener l'œuvre à bien qu'on dispersant, en expulsant, sans pitié, les éléments corrompus et corrupteurs qui se glissent dans les différentes administrations.

Il faut que les fonctions, dans une communauté, soient livrées au mérite, à ceux qui sont capables d'en remplir les devoirs; et, pour pouvoir les remplir, il faut qu'ils les connaissent. De là, la nécessité de n'appeler aux emplois que des capacités reconnues, constatées par des examens.

On ne saurait assez encourager l'entreprise de la Ligue des municipalités. C'est là la grande œuvre à accomplir. La réforme municipale, une fois établie, il ne restera presque plus rien à désirer pour les Etats-Uins.

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

A L'EXPOSITION DE 1900.

Nous lisons dans le *Figaro* :

L'alliance franco-russe qui répond si bien aux aspirations des deux pays, et qui a cent autres raisons d'être admirée, aura son petit palais spécial, fort visité, soyez-en sûr, à l'Exposition de 1900.

L'idée, intéressante à plusieurs point de vue, a été conçue par M. Mathuszewski pour l'Exposition de 1900 et elle a reçu les plus augustes encouragements. C'est un diorama ! Tout le monde sait ce que représente ce mot. Le panorama est circulaire, avec objets réels semés sur le terrain et faisant illusion avec la toile. Le diorama est en surface plane. Ce n'est qu'un tableau vivement éclairé par le haut, tandis que le spectateur est dans l'ombre, presque dans l'obscurité, et l'illusion est tout aussi complète si le tableau est bon. Et c'est ce qui est rare dans le diorama. A peine nous souvenons-nous d'en avoir vu de bons en 1889, au pavillon des Forêts, au Trocadéro. C'étaient de jolies scènes forestières, d'une fraicheur admirable et d'une vérité saisissante.

Il faut donc faire beau et grand, plus beau et plus grand que ce qu'on a vu jusqu'ici.

On verra donc huit dioramas, huit tableaux de sept mètres sur cinq, peints par huit artistes différents choisis parmi les plus habiles et les plus célèbres, et représentant les huit scènes capitales de l'alliance franco-russe. Citons seulement : l'arrivée de l'amiral Avellan, l'entrée de Nicolas II et de l'impératrice de Russie à Paris, la pose de la première pierre du pont Alexandre III, la représentation de gala à l'Opéra, le débarquement de M. Félix Faure à Pethreof, le déjeuner et le toast à bord du *Pothuau*.

Vous verrez que ce pavillon sera des plus fréquentés, et que le succès en sera très grand, car je n'ai pas tout dit.

Le pavillon, tout d'abord sera des plus coquets, dans un style très moderne. En entrant, un grand corridor, obscur et tout droit, avec double planches mobile. Un trottoir qui marche portera les visiteurs devant les quatre tableaux de droite, puis devant les quatre tableaux de gauche, chaque tableau placé en recul et vu à travers une large baie.

Comment choisir les artistes ? M. Mathuszewski ne veut pas qu'on croie à une affaire industrielle. Il organise un Comité de patronage, composé de critiques d'art, d'amateurs et de collectionneurs, qui seul décidera du choix des artistes.

—Pas de peintres dans ce jury ?

—Non. Et c'est justice, car les membres du jury devraient être choisis parmi les meilleurs, et seraient exclus. Ils ne pourraient pas se désigner eux-mêmes.

Ces huit toiles seront donc huit œuvres d'art, huit chefs-d'œuvre qui resteront et perpétueront le souvenir de l'alliance franco-russe. Qui sait s'ils n'entreront pas quelque jour au Louvre, comme les tableaux de Rubens rappelant le mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis ?

Il y a, ma foi, plus d'un point de ressemblance.

Mais au-dessous du diorama un autre spectacle attendra les visiteurs.

Le nom de M. Mathuszewski ne doit pas être inconnu de nos lecteurs. C'est lui qui, il n'y a pas longtemps, voulait organiser à Paris un dépôt officiel de cinématographie historique, quelque-chose comme la Bibliothèque nationale de l'histoire vécue et visible à nouveau. Les idées neuves ont toujours un stage à faire, avant d'être adoptées. Celle-ci était du nombre, mais on y reviendra. M. Mathuszewski voit dans la cinématographie mieux que des "tranches de vie", bonnes à dérider les passants : il y voit le document historique pour l'avenir. C'est lui qui, par ses épreuves cinématographiques prises à l'arrivée de M. Félix Faure en Russie, a permis de prouver la fausseté d'une méchante histoire racontée par nos ennemis à ce sujet. Le document irréfutable était là.

On verra donc à l'étage inférieur les mêmes scènes qu'à l'étage supérieur, mais, cette fois, vivantes et animées. L'art d'un côté, la vie de l'autre.

Le projet est donc des plus séduisants, et si l'empereur de Russie renouvelle son voyage à Paris en 1900, comme on le dit, je laisse à penser le succès qu'aura ce diorama !

Les responsabilités.

Il n'y a pas de lutte sans vainqueurs et sans vaincus ; il n'y a pas de guerre, sans effusion de sang, sans de nombreuses victimes, que l'on compte quelquefois par milliers et milliers. Tout soldat qui marche à l'ennemi est exposé à rencontrer la mort sur sa route, ou la maladie, au milieu des camps et des fatigues de la campagne.

De là, la responsabilité terrible qui pèse sur ceux qui engagent une guerre et se chargent de la conduite des armées.

Aujourd'hui que la lutte est terminée, il n'est donc pas étonnant que les populations jettent anxieusement un regard en arrière et se demandent si tout ce qui s'est accompli est exempt de reproche. Il court sur les maladies et les morts nombreuses, dont le pays a été témoin, et qui l'ont si profondément affligé, des bruits étranges. On profère tout haut des accusations de négligence, de l'incapacité, de favoritisme coupable, ou tout au moins inavouable. Nous ne nous faisons pas l'écho de ces accusations, nous nous bornons à les constater; et si nous les relevons, c'est dans l'espoir que la lumière se fera bientot sur ce triste sujet.

Encore un grand seigneur anglais sur les planches.

Il y a quelque temps, au théâtre des Variétés de Brisbane, en Australie, les spectateurs applaudissaient à tout rompre une émule de la Loie Fuller qui venait de donner, pour ses débuts dans la ville, une représentation au bénéfice des pauvres, où elle avait déployé une grâce, une souplesse, une virtuosité remarquables.

Enveloppée des tissus les plus chatoyants, l'artiste avait exécuté, sous le feu convergent et polychrome des projecteurs électriques, une danse serpentine aérienne tout à fait nouveau style, et chacun se demandait quelle pouvait bien être cette «miss» anonyme.

On apprit bientôt avec stupeur que l'artiste en question n'était autre que le comte de Yarmouth, futur marquis d'Hertford, dont les succès mondains à Londres sont connus et qui s'était tout bonnement payé la tête—comme l'on dit en style familier—des braves habitants de Brisbane.

Deux promotions bien méritées.

Hier, les commodores Sampson et Schley — car ils n'étaient réellement jusque-là que commodores — ont reçu formellement et officiellement leurs brevets de contre-amiraux.

Il y a longtemps que cette promotion eut dû se faire. Les populations qui ont presque toujours le coup d'œil juste et se trompent très rarement parcequ'elles ignorent les finesses de la politique et ont l'habitude de jouer carte sur table, avaient, en cela, devancé le gouvernement et les avait sacrés amiraux. Si jamais récompense a été méritée, c'est bien celle-là. Ils ont rendu d'immenses services au pays. On leur doit presque tout les succès de la guerre. Pourquoi ne possédaient-ils pas le titre d'amiral, puisqne toute la nation le leur accordait et qu'en fait, ils en remplissaient glorieusement les fonctions ? On peut dire d'eux que ce titre d'amiral ne les honores pas, mais que c'est eux qui honorent ce titre.

A Rome ils eussent obtenu les honneurs de triomphe, et de son temps, Napoléon Ier en ont fait des princes. On ne récompense jamais trop les grands serviteurs d'un pays.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une *médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.*

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier, réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes.* Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée

La presentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUS. ROUEN,
P. O. Box 725.

AMUSEMENTS.

L'OPERA FRANÇAIS.

Les habitués de l'Opéra de la Nouvelle-Orléans, lisons-nous dans le «Moniteur des Théâtres, de Paris, pourront voter de chaleureuses félicitations à leur impresario, M. Charley, en effet, vient, au prix des plus gros sacrifices, d'engager Mme Fiérens, notre superbe falcon de l'Opéra, de la Monnaie et de Lyon.

Parc Athlétique.

Ce n'est pas la première fois que nous avons à faire l'éloge de Mlle Jeanne Franco. Elle est très connue à la Nouvelle-Orléans: aussi son apparition a-t-elle été saluée par des bravos. Ajoutez à cela les exécutions de l'orchestre Borjes et les imitations de Miss Pearl Andrews, et vous aurez une idée des charmantes soirées de dimanche et lundi.

West End.

Programme très attrayant de concert dans lequel nous remarquons un solo de hautbois par M. Doucet, un des meilleurs instrumentistes qui soient jamais venus à la Nouvelle-Orléans ; les vues du vitascope, les amusantes danses des sœurs Rosetta et Pepitta, et les tours de force des sœurs Mendoza. Telle est la soirée qui a attiré la foule, hier soir, au West End.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12....Un an | $6.....6 mois $3.....3, mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an $7.55...6 mois $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an $1.50..6 mois $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger :

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

voiter ma fortune ; mais qui donc oserait prétendre cela quand c'est moi qui viens vous demander d'épouser ma fille ? Vous l'aimez et elle vous aime ; revenez près d'elle, monsieur le comte, revenez pour l'arracher à la mort ! Revenez, et ma fille me sera rendue, nous sera rendue à tous deux, puisque je veux en faire votre femme !

Le jeune homme était dans un état d'agitation impossible à décrire.

— Monsieur Gresham, dit-il d'une voix assourdie et tremblante, laissez-moi croire que votre tendresse paternelle exagère beaucoup la situation dans laquelle se trouve Mlle Lydie.

—Non, non !

—Vous me voyez dans un extrême embarras, car je ne sais comment répondre au témoignage de haute confiance que vous me donnez. Ah! au prix de tout mon sang, au prix de ma vie, je voudrais réparer le mal que j'ai involontairement causé. J'aime Mlle Lydie, monsieur Gresham, je l'aime de toute la force qui est en moi ; l'avoir pour compagne de ma vie serait le suprême bonheur, et cependant je me demande si je peux, si je dois accepter l'offre que vous me faites de sa main.

— Comment, s'exclama l'ancien banquier ahuri et n'en pouvant croire ses oreilles, vous refuseriez !....

Jacques secoua tristement la tête.

—Entre Mlle Lydie et moi, dit-il, il se dresse un scrupule.

—Que voulez-vous dire ?

—A vous, monsieur Gresham, je ne dois rien avoir de caché ; c'est une sorte de confession que je vais vous faire entendre.

—Ah !

—Avant d'aimer Mlle votre fille, j'ai aimé une autre jeune fille, qui a été ma maîtresse.

—Parbleu ! je pense bien que vous n'êtes pas arrivé à votre âge sans avoir eu au moins une aventure d'amour,

—J'ai beaucoup aimé cette jeune fille qui fût ma maîtresse ; cependant mon amour pour elle n'a jamais été aussi grand et aussi pur que celui que m'a inspiré Mlle Lydie.

—Cette jeune fille était une demoiselle du monde ?

—Oui.

—Qu'est-elle devenue ?

—Elle s'est mariée.

—Vous l'aviez donc abandonnée ?

—Non, j'étais prêt, au contraire, à l'épouser, à lui donner mon nom, afin de légitimer l'enfant qu'elle portait dans son sein.

—Ah ! elle était enceinte.

—De deux mois.

—Enceinte de vous ?

—Sans doute, puisque je voulais l'épouser. Mais très ambitieuse, ayant des goûts luxueux et ne me trouvant pas assez riche, elle s'est fait épouser par un autre qui possédait une immense fortune.

—Voilà une femme que vous n'avez certainement pas longtemps regrettée.

—Pendant quelques mois j'ai souffert de sa trahison; puis mon amour pour elle s'est éteint dans le mépris.

—Je comprends cela. Et l'enfant a-t-il vécu ?

—Oui ; c'est une petite fille qui est dans sa quatrième année. C'est à cause de cette enfant, monsieur, que j'ai dû vous parler de mon ancienne maîtresse. Celle-ci a su tromper l'homme qui lui a donné son nom et dont elle est adorée ; de sorte que la petite fille, legitimée par le mariage, est l'objet de la plus vive tendresse de cet homme, qui croit être son père.

—Décidément cette femme, votre ancienne maîtresse, est une coquine, et je plains ce pauvre mari qui a une si vive tendresse pour une enfant dont il n'est pas le père.

—Monsieur Gresham, au sujet de cette petite j'ai de terribles craintes.

—Pourquoi cela ?

—J'ai le presseutiment, et il ne repose pas sur rien, que le mari apprendra, bientôt peut-être, que sa femme l'a odieusement trompé. Alors qu'arrivera-t-il ? Je ne saurais prévoir toutes les conséquences de la fatale découverte ; mais le moins que puisse faire le mari indigné sera de repousser, de chasser de sa maison l'épouse indigne et son enfant.

—C'est ce que je ferais, monsieur de Valmont.

Mais le mari découvrira-t-il l'indignité de sa femme ?

—Oui, monsieur, oui, si mes pressentiments ne me trompent point.

—Espérez donc que vos pressentiments vous trompent et que rien de ce que vous craignez n'arrivera.

Le jeune homme secoua tristement la tête.

—Monsieur Gresham, reprit-il, j'ai fait le serment de veiller sur l'enfant, que j'aime aussi, moi, et de ne pas l'abandonner, dans le cas, que je crois probable, où elle serait repoussée par celui qui se croit son père. Eh bien, oui, j'ai fait le serment de ne pas laisser l'enfant à sa mère, qui d'ailleurs n'a pour elle qu'une médiocre affection, le serment de la prendre avec moi, car elle est ma fille, monsieur, elle est ma fille !

Le père de Lydie était devenu fort soucieux.

—Voilà ce que je devais vous dire, continua Jacques ; vous connaissez maintenant la principale raison qui m'a imposé le devoir de m'éloigner de vous et de Mlle Gresham ; vous le comprenez, monsieur, je ne pouvais, dans les conditions où je me trouve, penser épouser Mlle Lydie pour l'obliger, plus tard, à avoir près d'elle l'enfant née d'une maîtresse de son mari.

M. Gresham appuya sa main sur son front brûlant.

—Je comprends, je comprends! murmura-t-il. Ma pauvre Lydie !

Il resta quelques instants silencieux, réfléchissant.

—La situation est difficile, monsieur de Valmont, dit-il, mais il y a le triste état dans lequel se trouve ma fille et je ne dois reculer devant rien pour lui rendre la santé, la rappeler à la vie. Je lui dirai pourquoi vous avez cru devoir vous éloigner de nous, et quand elle saura quels ont été vos scrupules, si elle me crie : — Qu'il revienne, qu'il revienne, je l'aime assez pour tout accepter .... Eh bien, monsieur de Valmont, je vous ferai parvenir ce seul mot : Venez !

—Et aussitôt j'accourrai, monsieur Gresham, et aux genoux de Mlle Lydie, devant vous, je lui dirai que je l'aime de toute la puissance de mon âme et lui jurerai de consacrer ma vie entière à la rendre heureuse.

—C'est bien, dit l'ancien banquier en se levant.

Les deux hommes se serrèrent la main et M. Gresham se retira.

—Ah ! s'écria le comte resté seul, que je voudrais que mes craintes soient sans raison !

VI

RAYON DE SOLEIL.

Lydie avait quitté sa chambre et était venue s'asseoir dans le salon ; puis, pour essayer de se distraire, faire diversion à ses noires pensées et endormir son chagrin pour quelques instants, elle s'était mise au piano.

Son père la trouva jouant une douce mélodie de Schubert, "la Joie des larmes."

— A la bonne heure, lui dit-il, tu fais au moins un effort pour secouer ta tristesse.

La jeune fille regarda tristement son père et se leva, disant :

—Je ne peux plus, je ne sais plus.

—C'est bon, c'est bon, ça reviendra. Allons, viens t'asseoir près de moi ; j'ai à te dire quelque chose qui t'intéressera.

Lydie s'assit près de son père sur le canapé.

Et comme M. Graham s'oubliait dans une contemplation muette :

— Qu'avez-vous à me dire, mon père ? demanda-t-elle.

—J'ai à te dire d'abord, ma chérie, que j'ai vu le comte de Valmont.

Les joues de la jeune fille se colorèrent subitement.

—Ah ! fit-elle, et quand avez-vous vu M. de Valmont.

—Ce matin.

—Vous l'avez rencontré ?

—Je suis allé le trouver chez lui et je viens de le quitter.

—Vous aviez donc à lui parler ?

— Certainement. Je n'avais pas trouvé correcte sa conduite envers nous.

—Mon père !

—Je suis allé lui demander une explication.

—Oh !

—Il me l'a donnée aussi satisfaisante et aussi complète que possible.

—Alors, mon père ? interrogea la jeune fille d'une voix oppressée.

—M. de Valmont a deviné que tu l'aimes.

—Ah ! fit Lydie d'un ton amer, il a deviné et il a cessé de nous voir.

—Il a cru devoir s'éloigner de nous parce que, lui aussi, t'aime ardemment.

—Que me dites vous là, mon père ! s'excla a la jeune fille, dont le regard s'éclaira.

—Oui, oui, le comte de Valmont t'aime.

—Je ne le crois pas, c'est faux ! s'écria Lydie, dont le cœur battait à se briser.

—Attends au moins que je t'explique....

[*A continuer*]

Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty five cents a bottle